

DE LA BASE AU HUITIÈME ÉTAGE

Guénane Cade

27 septembre 2023.

Depuis soixante-trois jours j'ai atteint le huitième étage, sans ascenseur.

J'ai l'âge de la destruction de la ville de Lorient, port de guerre anéanti par les Alliés, précision nécessaire puisqu'elle surprend souvent. La ville fut détruite mais La Base pas même égratignée. L'ineffaçable est toujours inscrit en moi comme dans la ville. Je fais en sorte de ne pas éclairer le passé au lance-flammes, mais il frémit, un mot parfois lui suffit. Et puis, en fond de tableau, dans mon paysage quotidien survivent les traces en béton du IIIe Reich. Soleil d'Orient, la ville au nom odorant de navire cinglant vers les Indes et les épices, la ville au passé laminé garde en souvenir l'inébranlable Base de sous-marins, blocs inhumains armés de fer conçus pour dominer mille ans et plus. En France, elle est la plus importante construction germanique, la plus grande forteresse d'Europe. Récemment, Charles III d'Angleterre fut invité à manger du homard bleu à la Galerie des Glaces versaillaise mais c'est ici – entre-autres – qu'il aurait dû venir incognito manger du homard bleu breton et visiter l'Histoire. Toute la Bataille de l'Atlantique, les prouesses des U-Boote, tout fut concocté là, en rade, dans une belle villa choisie par l'amiral Dönitz qui avait bon goût.

La Base aujourd'hui est devenue non seulement le plus grand pôle européen mais le premier pôle mondial de la Course au large, et le port d'attache de bien des skippers chevronnés. Aujourd'hui, Lorient La Base est le cœur de la *Sailing Valley* bretonne. Cela rappelle la *Silicon Valley*, la Vallée du Silicium californienne et certains esprits caustiques vous diraient que, chimie pour chimie, *Sailing Valley* fait davantage rêver que Vallée du Carbone puisque le carbone est le matériau le plus utilisé dans le yachting. Il n'empêche, aujourd'hui, des voiliers de tous calibres dansent sur l'Histoire de toutes leurs couleurs. Petite-fille de Capitaine mort en marin, cette conversion me fait sourire le cœur mais ma base est à jamais fissurée, fragile.

Pourquoi fallait-il que la Russie vienne secouer mon paysage ? Interrogation aussi ridicule que mon urticaire devenue chronique et que je maîtrise vaille que vaille. Pourquoi une guerre du XXIe siècle réveille-t-elle la dite Seconde Guerre Mondiale du XXe ? Parce que le vocabulaire n'évolue guère. Les mots décalqués depuis l'enfance reviennent. En Ukraine, c'est Lorient que j'entends trembler au rythme des escadrilles. Permettez que je préfère faire semblant d'ignorer les images des journaux télévisés, pour ne pas réveiller mes peurs enfantines, ne pas rallumer les fleurs des décombres, ne pas trébucher sur des traces.

Vrai, je n'ai vu que l'après-guerre mais les ruines dans ma mémoire parlent sans demander et j'ai vécu tous les effrois de ma mère. *In Nomine Matris et Filiae*, je sursaute au moindre bruit et je porte la nostalgie transmise d'une ville que je ne connais pas. Ma mère avait compris qu'il fallait vaincre les Nazis mais sa logique grippait toujours. « La police française arrêtait des habitants de Paris pour plaire aux Nazis, nos amis les Alliés nous bombardaient à cause des Nazis, des familles françaises se déchiraient à cause des Nazis et moi j'ai toujours eu du mal à suivre tous ces raisonnements ! » Elle pleurait en me tenant la main dans la ville en lambeaux. Une ville au nom de soies et porcelaines, de navires levant l'ancre vers le mystère des moussons, une ville pour qui je jette toujours des mots d'encre. La Base aujourd'hui avec ses grands mâts qui flirtent avec le ciel, ses voiles qui font gîter l'horizon, la Base désormais me rassure, redonne un rythme à mes souvenirs, rejette à leur place d'ombre les barbelés de l'après-guerre.

Je ne peux à chaque instant penser à tous les enfants qui apprennent à marcher dans les ruines. Je cherche alors l'interrupteur pour éteindre la Terre et m'offrir l'Océan, tant l'effroi, à force, apparaît de plus en plus banal dans le journal, le quotidien des quotidiens. De sécheresses en submersions en tremblements, tout s'enflamme, fond ou coule. Tout s'effondre. Dégoût, dépassements, infortunes et je n'entends que des arguments ineptes, sommes-nous donc tous devenus inaptes ? Petits milieux mesquins, mafias de tous calibres, tout s'explique mais tout continue. Tout n'est que stress, anxiété, devons-nous en plus avoir honte d'être si fragiles ? Quand la mélisse ne suffit plus, j'en appelle à la passiflore mais parfois même leurs vertus emmêlées ne suffisent pas. Finirons-nous tous paranos et même pas sûrs de remonter après avoir touché le fond ? Qui peut envisager d'angoisser sans cesse ? *La Lutte finale*, que signifie ces trois mots quand déferlent les horreurs climatiques, les rages sociales et les menaces mondiales ? Réinventer le monde, quel boulot ! Se rebeller est inutile mais parfois ça soulage quand ça démange.

Ce soir, le soleil couchant enflamme le ciel. Deux avions Rafale rejoignent en trombe et à grand bruit la base militaire de Lann-Bihoué, je frissonne de partout. Lorient eut le privilège d'être la première ville anéantie par l'aviation alliée, une décision du francophone Sir Winston Churchill qui, bipolaire, était peut-être en phase d'exaltation déréglée. Je repense à Charles d'Angleterre, j'aurais aimé chuchoter dans sa grande oreille une anecdote, celle d'une Notre-Dame lorientaise, en Petite Bretagne. En 1943, les Alliés, à quatre reprises continuèrent à larguer des bombes sur les décombres de la ville désertée. Il y eut une miraculée devenue célèbre localement, qui fut peut-être sauvée par l'humour non réservé à la Grande Bretagne. Dans son église effondrée, Notre-Dame-de-Victoire, la sainte patronne des Lorientais est demeurée imperturbable. Bien que fissuré, son socle a tenu bon, sa base a enduré. Depuis 1746, elle symbolise la résistance de la ville face à l'armada de l'envahisseur anglais. La fête de la Victoire aura lieu dans quelques jours, comme chaque année, le premier dimanche d'octobre. C'est un Vœu, une fête catholique et aussi très foraine. Mais, Notre-Dame, où est ta victoire aujourd'hui ? Syrie, Chine, Russie... ON parle d'une *amicale des dictatures*. L'enfer semble partout si proche et il n'existe ni supplices, ni sermons qui vaillent. Notre-Dame-de-Victoire sommes-nous condamnés à n'être plus que des crétins sans espoir ?

Entre les fins de mois si compliquées pour certains et la fin du monde, puisque rien ne peut revenir en arrière, ne pouvons-nous au moins songer à freiner ce qui est, ce qui vient ? Question stupide à force d'être répétitive. Quatre-vingts ans pour moi c'est le début de la fin du parcours mais la Terre, elle, pour elle, a-t-elle encore un projet ? A-t-on pour elle quelques desseins, l'esquisse d'un objectif, l'ébauche d'une réparation, d'une utopie ? Elle a plus que moi besoin, en urgence, d'un ascenseur. Avoir quatre-vingts ans n'est pas le pire des maux quand on est à l'abri et bien nourri. J'ai envie un instant de sourire à toutes les filles de vingt qui ont peur d'attraper trente ans, à toutes celles qui avant vont se faire retaper en Turquie ou ailleurs pour pas cher, à celles qui peuvent après tomber amoureuse d'un vieux de cinquante ou plus ! 2023, j'entends encore marmonner que dans les rides des hommes grisonnants courent toujours un charme certain, si agréable à déchiffrer, alors que dans bien des milieux, les femmes rattrapées par la ménopause ont tendance, elles, à se sentir déjà poussées sur le sentier de la déchetterie. Que ne faut-il envisager, endurer pour garder sa place sur le MARCHÉ ! Pourquoi n'avoir jamais lancé la mode des Barbies à ridules ? Le regard des autres, quelle plaie !

Ce jour, non seulement la liste des catastrophes ne s'amenuise pas, mais de surcroît, le grand retour du masque se précise même si le mot obligatoire n'est pas encore de mise. En plus, j'apprends par ma Mutuelle que le début de la campagne de vaccination débute dans quatre jours et que je fais partie des invitées à haut risque. Déjà corne le retour de ceux qui déroulent son efficacité et les autres les dangers. Quand je vois comment fut, est manipulé le masque, que depuis presque deux ans, après ma deuxième dose de vaccin mon urticaire latent est devenu chronique, permettez

que j'affiche une lippe douteuse. Je viens de lire que le dernier variant se prénomme Éris, comme la déesse semeuse de troubles et déjà il hérissé nos souvenirs. Il ne devrait être qu'une maladie de saison et non une relance en masse des menaces. Ce qui est sûr c'est drelin, drelin, drelin (merci Molière du Malade imaginaire) j'entends s'agiter le grelot de la peur. Pour en revenir aux femmes, certaines diront-elles merci au masque qui camoufle les rides et les sourires aigres ? Le stress même impalpable est plus contagieux que la féminine Covid et ses fantaisies.

J'ai autrefois obtenu un diplôme universitaire intitulé maîtrise, pour autant je ne suis toujours pas parvenue à maîtriser l'enfant-réceptacle que je fus. Même en m'efforçant d'éviter presque toutes les nouvelles du jour, je continue de tout absorber, de me déclencher des crises d'urticaire tout en gardant une certaine énergie. Comment faire pour me mentir, pour me persuader que rien n'est irréparable ? Où trouver la pommade miracle pour atténuer les maux de l'enfant écorchée ? Pour la terre en détresse je me sens vraiment d'une impuissance navrante.

Un des verbes que je relève le plus en ce moment c'est *craquer*. Je ne sais si c'était une plaisanterie mais je viens d'entendre dire que détective privé serait un métier bourré d'avenir. Il cumule le flair et la discrétion. Il devrait donc être, par exemple, capable de pister en douce un médecin susceptible de sauver du manque votre commune même pas rurale où tant de gens craquent. Et ce n'est qu'un échantillon puisque déjà presque tous les corps de tous les métiers sont squelettiques.

Même si tout flanche, explose en continu, nul ne peut trembler en continu alors, sourire, oui, sourire. Nous gardons le même sourire depuis l'enfance, depuis la base, il nous embellit, il revigore l'instant. Le sourire ne vieillit jamais. Sourire, oui, mais pas un sourire figé, pincé en grimace, pas un simulacre mais un sourire qui, malgré lui, au coin des lèvres, laisse passer une émotion.

Naître dans la peur, avec la peur, n'empêche pas de vouloir vivre mais à dire vrai, je n'ai jamais su si c'est la peur qui m'accompagne ou moi qui la protège. Quand un enfant, un chien, un chat ou un oiseau me regarde, tout se rallume, j'ai la tentation d'y croire encore.

J'ai côtoyé la *Tierra sin Mal*, le paradis des Indiens Guaraní. Cette Terre sans Mal, je pourrai dire si c'est une illusion quand j'aurai eu les tripes d'affronter mon chemin jusqu'au bout.

Ce jour, je viens de recevoir un extrait d'acte de naissance avec filiation pour renouvellement de carte d'identité. À côté du nom des parents est écrit : « domiciliés à Lorient, réfugiés à Pluméliau ». Réfugiés, un mot que je rencontre chaque jour dans le journal. Le mot exode aussi a retrouvé le chemin des actualités. Ce n'est plus l'exode de Moïse et des Hébreux, ni l'exode des civils pendant la Seconde Guerre, mais bien au XXIe siècle, le mot est réapparu en Ukraine et aujourd'hui, celui des Arméniens contraints de fuir le Haut-Karabagh, d'autres suivront. L'Histoire est faite de redites, elle radote.

Dans vingt ans, trois mots insensés, dans vingt ans j'aimerais fêter les cent ans de la destruction de Lorient. J'aimerais, en rade, lever mon verre à la santé de l'Océan, de l'Horizon fidèle, face à La Base, face à ma base.